

semblaient renaître et se multiplier devant ces masses ennemies toujours grossissantes.

En cinq jours, Napoléon avait successivement écrasé les cinq corps de troupes dont se composait l'armée de Silésie, commandée par le prince de Schwartzemberg, qui s'avancait sur Paris. Il semblait que, dans un si pressant danger, il eût retrouvé les sublimes inspirations qui présidèrent aux merveilleux faits d'armes de ses premières campagnes d'Italie. Mais, malgré d'aussi brillants avantages, et bien que ses braves soldats n'eussent jamais reculé devant les fatigues, Napoléon sentit la nécessité de leur laisser quelques jours de repos, d'autant mieux qu'étant entré en négociation avec Schwartzemberg, il espérait conclure un armistice. Soissons, d'ailleurs, était défendu par une bonne garnison et pouvait arrêter l'ennemi, tandis que ses maréchaux attaqueraient Blücher en queue et en flanc et le prendraient comme dans un piège. Malheureusement, cette fois encore, les Prussiens échappèrent, nous ne savons comment, aux combinaisons de Napoléon, au moment même où il croyait les tenir. A peine Blücher s'était-il présenté devant Soissons, que les portes lui avaient été ouvertes. Un général appelé Moreau, qui commandait cette place, s'était empressé de la livrer à Bulow, ce qui avait ainsi assuré aux alliés le libre passage de l'Aisne. En apprenant cette fâcheuse nouvelle, Napoléon s'écria :

— Ce nom de Moreau me sera donc toujours fatal !

Il ne voulut pas aller plus loin ; il s'arrêta dans un gros bourg, où il bivoua. Le lendemain, avant de se mettre en route, il accorda des fonds au maire de la commune pour la réparation de l'église que les Prussiens avaient dévastée. Dans la même journée, on vint lui annoncer que Blücher, quoique blessé à Néry quelques jours auparavant, descendait les deux rives de la Marne avec un corps prussien composé de quatre-vingt mille hommes de troupes fraîches, sans doute pour s'emparer de Meaux. Schwartzemberg, informé aussi du mouvement du généralissime prussien, avait coupé court aux négociations pour reprendre immédiatement l'offensive à Bar-sur-Seine. Napoléon, dont le génie embrassait d'un rapide coup d'œil toutes les opérations de l'ennemi, mais qui ne pouvait être à la fois partout, résolut d'aller en personne combattre Blücher, tout en laissant croire à sa présence devant Schwartzemberg. A cet effet, un corps d'armée fut envoyé à la rencontre des Autrichiens, et dès que nos troupes furent à portée de l'ennemi, elles firent retentir l'air de ces cris d'allégresse qui annonçaient toujours la présence de l'empereur parmi elles. Pendant ce temps, suivi de son état-major, il se porta en toute hâte à la rencontre de Blücher ; mais une perte, en quelque sorte irréparable dans les circonstances où nous nous trouvions, dut ralentir cette marche.

La veille, 26 mars, les alliés s'étant emparés d'un convoi composé d'une énorme quantité de poudre, d'obus, de boulets et de munitions de toutes sortes, firent imprimer aussitôt un bulletin dans lequel ils rendaient compte de cette capture. Un exemplaire de cet ordre du jour tomba entre les mains du maréchal Macdonald, qui pensa qu'une telle pièce devait être immédiatement communiquée à l'empereur, qui ne souffrait pas qu'on apportât le moindre retard à lui apprendre de mauvaises nouvelles ; aussi Napoléon s'écria-t-il tout d'abord :

— Ils mentent !

Le maréchal insista, l'empereur persista à ne pas y croire.

— Non ! mille fois non ! M. le maréchal, s'écria-t-il ; on vous a trompé. . . . Et d'ailleurs, c'est impossible !

Macdonald lui remit alors le bulletin, qui était imprimé en allemand et en français. L'empereur l'examina avec beaucoup d'attention :

— Tenez ! s'écria-t-il de nouveau en indiquant du doigt, examinez vous-même : c'est aujourd'hui le 27, n'est-ce pas ? Eh bien ! ce bulletin est daté du 29 : cette pièce est donc fautive.

Macdonald, qui avait fait plus attention à la nouvelle en

elle-même qu'à la date, demeura comme stupéfait, et balbutia :

— Ma foi. . . . sire. . . . Votre Majesté a raison. . . .

— Parbleu ! reprit Napoléon en déguisant mal la joie qu'il ressentait d'une semblable découverte, je le savais bien ; mais, maintenant, est-ce que j'ai jamais gain de cause avec vous, messieurs ? . . . vous ne croyez plus aux paroles de votre empereur ! . . .

Et se retournant vivement vers Drouot, qui gardait le silence, absorbé qu'il était par l'examen du bulletin :

— Eh bien ?

— Hélas ! sire, répondit Drouot, qui avait quelques connaissances de l'art typographique, je dis que la nouvelle n'est que trop vraie ; il n'y a là qu'une faute d'impression : le 9 est un 6 retourné.

— Vraiment ! reprit Napoléon.

Et, après un minutieux examen, il dit à demi-voix :

— C'est possible, vous aviez raison, M. le maréchal ; vous pouvez rejoindre vos troupes.

Comme Macdonald saluait sans ajouter un mot, l'empereur fit quelques pas, et lui prenant vivement la main, la lui serra avec un sentiment indéfinissable, en lui disant :

— Pardon, Macdonald, j'avais tort ; mais c'est une fatalité !

Le soir de cette journée, après avoir fait quatorze lieues à cheval, on fit halte au petit village d'Herbisse, où Napoléon se disposa à passer la nuit. Le presbytère avait été désigné d'avance par Berthier comme devant être le quartier général. En voyant arriver chez lui l'empereur avec son état-major, ses maréchaux, ses officiers d'ordonnance et ce qu'on appelait *le service d'honneur*, le curé d'Herbisse faillit perdre la tête de joie et de surprise, lorsque surtout Napoléon, après avoir mis pied à terre dans la cour du presbytère, lui dit avec ce ton de bienveillance qui savait si bien captiver :

— Bonjour, M. le curé ; nous venons vous demander l'hospitalité pour une nuit seulement ; mais ne vous effrayez pas de notre visite : nous nous ferons tous si petits, que nous espérons ne pas trop vous gêner.

Il s'établit ensuite dans une pièce unique située au rez-de-chaussée, qui servait en même temps à leur hôte de salon, de chambre à coucher, de cuisine et de salle à manger. Le prince de Wagram ayant fait observer à l'empereur qu'il serait très-mal dans une salle aussi petite et aussi humide, celui-ci lui répondit en riant et en lui désignant du doigt deux de ses officiers :

— Je serai toujours plus à mon aise que ces messieurs.

Dans ce moment, en effet, deux officiers d'état-major s'étaient enfoncés jusqu'à la ceinture dans une mare qu'ils n'auraient pu deviner dans la cour, dissimulée qu'elle était par des broussailles. Ils en furent quittes pour faire une faction d'un quart d'heure devant un grand feu de fagots qu'on alluma tout exprès pour eux.

En un instant, Napoléon s'était trouvé entouré de ses bougies, de ses cartes et de ses papiers, et il s'était mis au travail avec autant de calme qu'il l'eût pu faire dans son cabinet des Tuileries ; quant aux autres, il leur fallut beaucoup plus de temps pour s'installer. Ce n'était pas chose facile, pour tant de monde, que de trouver place dans cette espèce de mesure qui composait le presbytère d'Herbisse, y compris même ses dépendances. Heureusement ces messieurs, bien qu'il y eût parmi eux plus d'un prince, se montraient alors fort accommodants et très-disposés à se prêter à la circonstance.

Les officiers d'ordonnance, véritables dandys de l'armée, faisaient cercle autour de la nièce du curé, grosse réjouie qui leur chantait des cantiques sur l'air *O Fontenay !* tandis que ceux-ci l'accompagnaient en chœur. Pendant ce temps, le bon curé se donnait un mouvement extraordinaire pour faire dignement les honneurs de chez lui. Un moment après arriva le mulet de la cantine, si impatiemment attendu. Le curé ne possédant qu'une table qu'il avait donnée à l'empereur, on